

## LE PAYS DES ROSES

Avant de partir pour Biéla, je déjeunais ce matin—déjeuner ! quelle expression dérisoire, ou plutôt illusoire !—avec un des plus riches habitants de Kazanlik, principal distillateur de roses de toute la vallée de Kazanlik, et il me donnait sur l'industrie de la fabrication de l'essence de roses des détails si intéressants, qu'ils m'eurent semblé dignes d'être publiés.

Il n'y a qu'un pays au monde où se fasse en grand la culture des roses ; c'est dans la vallée de Kazanlik, appelée en Turquie

la *Vallée des Roses*, large à peine de six kilomètres, servant de lit à la rivière Tundja, bordée de hautes montagnes escarpées ; elle s'étend de l'ouest à l'est sur une longueur de cent kilomètres, et semble un long et étroit ravin séparant le pied des monts Balkans de leurs premiers contre-forts.

Quand, arrivant au mois de mai, au moment de l'éclosion des roses, à la limite extrême des Balkans, on jette les yeux sur cette vallée de Kazanlik, on est émerveillé du véritable tapis de roses qui s'étend à vos pieds. Ce tapis semble tellement épais, moelleux, doux et touffu, qu'on se sent

pris, paraît-il, d'une envie folle de se précipiter dans la vallée, d'un seul bond, et qu'on s'illusionne à ce point de croire qu'on tombera sans secousse, sans se faire aucun mal, sur ce splendide tapis\* aux douces couleurs.

Tous les paysans de la vallée des roses cultivent cette fleur sur leurs terres, absolument comme chez nous la pomme de terre ou l'oignon ; c'est une espèce de rose pâle, peu feuillue, ressemblant à la rose de Grasse ou à celle de Puteaux. On couche les plantes dans des sillons faits pour le blé ; au bout d'un an, les petites pointes vertes apparaissent à fleur de terre, à une très-

petite distance les unes des autres ; au bout de deux ans, ces rosiers ont atteint la hauteur de cinquante centimètres ; ils s'entremêlent alors entre eux par petits groupes de sept ou huit pieds ; au bout de trois ans ils produisent des fleurs et durent une quinzaine d'années.

Dès que, au mois de mai, les premières fleurs font leur apparition dans ce paradis des roses, le seul qu'il soit au monde, la fourmière se met à l'œuvre ; tout le monde, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, se met à la cueillette. Ah ! c'est qu'il s'agit de ne pas perdre une heure. Dès que la fleur est éclose, il faut la cueil-



## LA CHASSE AU CANARD

lir, au point du jour, avant que le soleil l'ait violée de son baiser brûlant. Les fleurs sont alors mises en cave, et dès que, au bout de deux heures, la quantité récoltée est suffisante, la distillation commence.

Les paysans la font chez eux et tous ont une, ou deux, ou trois chaudières, suivant leur fortune et la quantité que produisent leurs terres ; quand ils ne sont pas assez riches pour avoir une chaudière, ils se réunissent pour cela à deux ou même à trois. Ces chaudières sont en cuivre ; elles

contiennent cent vingt litres. Pour opérer la distillation, on y met cinquante litres d'eau et dix kilogrammes de fleurs de roses, ce qui produit douze litres d'eau de rose. Quand on a obtenu quarante-huit litres d'eau de rose, on procède à un nouveau travail dans la même chaudière pour avoir l'essence de roses, l'extra, le bouquet, le parfum le plus doux, le plus enchanteur du monde.

Je ne prétends point entrer ici dans tous les détails de la fabrication de l'essence de

rose. Je me contenterai de vous dire que mille mètres carrés produisent annuellement environ cinq cents kilogrammes de fleurs, et qu'il faut trois mille kilogrammes de fleurs pour faire un kilogramme d'essence de roses. Ce kilogramme, qui exige la culture en roses de six mille mètres carrés, se vend de huit à onze cents francs, et toute la vallée de Kazanlik donne un résultat moyen annuel de deux mille kilogrammes d'essences. Quatre maisons seulement se livrent en grand à l'industrie et

au commerce de l'essence de roses, et ce sont elles seules qui expédient ce produit dans le monde entier.

Tout ceci ne touche que de fort loin aux choses de la guerre, et je cherche vainement un biais pour arriver à celles-ci. N'en trouvant pas, et n'ayant, au reste, rien d'intéressant à vous conter, je m'arrête et termine en exprimant le regret de ne pouvoir envoyer dans les plis de cette lettre une rose de Kazanlik à chacune de mes lectrices. PHILIBERT BRÉBANT.